

lise littéraire sont obligés de se reposer pour ne point fatiguer le public.

Carle Tom eut le mérite de faire plus dans ce genre qu'aucun n'avait fait encore dans ce pays; ses premières causeries enlevèrent le public et continuèrent de l'amuser pendant longtemps. On ne pouvait se lasser d'admirer le tour de phrase original et pittoresque, la verve pétillante, l'allusion fine et ingénieuse qui caractérisaient ces charmantes improvisations nées, au jour le jour, d'une pensée douce ou amère, sous un ciel sombre ou étoilé.

On fut fort surpris, dans certains cercles, lorsqu'on apprit que c'était Gélinas qui écrivait sous le pseudonyme de *Carle Tom*. On ne pouvait croire qu'il avait pu passer aussi rapidement du grave au léger, du sérieux au badin, manier la cravache et le fléchet avec tant de dextérité. On voyait que, dans la situation d'esprit où il était, il prenait plaisir à fouetter les travers et les ridicules de la société.

Lorsque *L'Opinion Publique* fut fondée, il devint l'un de ses collaborateurs les plus assidus. C'est lui qui y publia, d'abord sous les initiales "C. T.", et plus tard sous le pseudonyme "Un Solitaire," ces spirituels *courriers et causeries* où les réflexions philosophiques se mêlaient si agréablement aux boutades les plus originales. Il cherchait dans une lecture assidue des distractions aux ennuis de ses prosaïques occupations et y trouvait une source inépuisable d'inspirations. Tout s'animait sous sa plume, les sujets les plus secs prenaient une forme agréable; il trouvait des fleurs jusque dans les déserts les plus arides.

Mais, malgré son habileté, il ne put échapper complètement aux difficultés que ce genre de littérature rencontre ici. Dans son désir de produire, il sacrifiait quelquefois la qualité à la quantité, la clarté à l'abondance; à force de disséquer certains sujets ingrats, il nous égarait dans un dédale de minuties où la stratégie des mots ne suffisait pas à masquer la faiblesse des pensées. On lui pardonnait facilement ces ombres passagères, car, on savait que son talent en sortait promptement, plus brillant que jamais.

Lorsqu'on jette les yeux sur la mosaïque brillante que forment ses écrits, on regrette que la mort soit venue éteindre si prématurément une intelligence destinée à jeter un si vif éclat sur le journalisme canadien, car, tôt ou tard il serait parvenu, avec du courage et de la patience, à renouer le fil brisé de sa carrière, et son talent mûri par l'âge et l'étude aurait atteint des proportions remarquables.

Malheureusement son organisme affaibli n'était pas en état de résister à une forte secousse; une inflammation de poumons, en trois jours, le conduisait à la tombe. Lorsqu'il apprit que la maladie pouvait être fatale, il se hâta de faire venir le prêtre et fit tout en son pouvoir pour trouver au-delà de cette vie le bonheur qui lui avait manqué sur la terre. Puisse-t-il l'avoir trouvé ce bonheur! C'est le voeu sincère de ses amis, de tous ceux qui ont pu apprécier les belles qualités de son cœur et de son esprit.

M. Gélinas avait épousé Mademoiselle Mathilde Parent, deuxième fille de M. Etienne Parent, sous-secrétaire d'Etat. Il laisse trois petits garçons.

L. O. DAVID.

AGRICULTURE.

CAUSERIES.

(Suite.)

L'importance de l'engrais est encore mal appréciée dans beaucoup de fermes canadiennes. On ne se rend pas assez compte qu'un arpent de terre engrangée, produit autant et souvent plus que deux arpents de terre maigre. Ce n'est pas tout d'assurer une ferme de manière à faire succéder la prairie et le pâturage à la récolte de grain; il faut tâcher d'engraisser, chaque année, une portion des champs en culture.

Avec le même labour, le même hersage, le même égoût, et la même semence, on aura deux fois plus de grain sur le champ amélioré que sur celui qui ne l'est pas, et ensuite le foin, l'herbe seront de même doublement abondants.

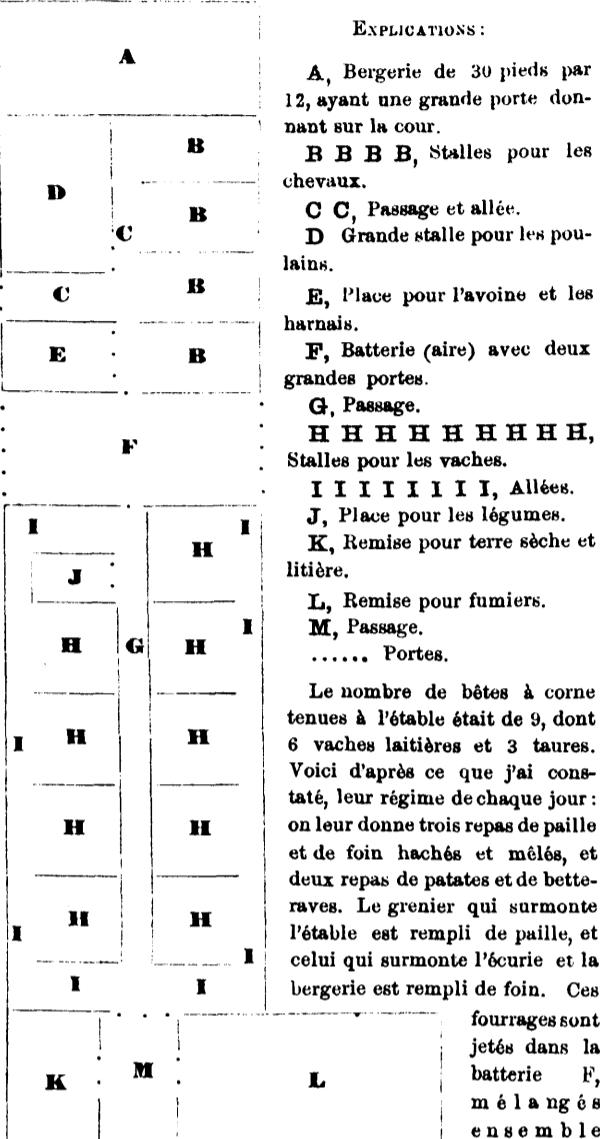
Par la rotation on fait reposer le sol, il est vrai; mais le repos ne suffit pas pour entretenir la vigueur, il faut la nourriture. Le cheval qui subit un travail pénible ne se contente pas de dormir toute la nuit, ni même de manger du fourrage, il lui faut de l'avoine pour maintenir ses forces: eh! bien ce que l'avoine est au cheval, l'engrais l'est à la terre.

Il serait donc à désirer que tous les cultivateurs de notre Province fassent autant pour l'économie de leurs fumiers que ce deuxième voisin du capitaine B., dont j'allai visiter les étables le lendemain de l'entretien déjà rapporté.

—Si je me suis rendu à la proposition de Thomas, nous dit Léon à notre arrivée, c'était surtout pour faire preuve de bonne volonté, car je n'ai vraiment rien d'assez extraordinaire pour mériter l'attention de visiteurs étrangers. Le peu que vous allez voir en fait d'économie d'engrais, vous le rencontrerez chez tout cultivateur soucieux de ses intérêts. Si j'étais riche je pourrais adopter des méthodes qui doubleraient la quantité et la valeur de mes fumiers, et par conséquent doubleraient le revenu de ma terre, mais vous connaissez le proverbe: Qui trop embrasse mal embrasse.

Ce que j'admire le plus, dis-je, ce n'est pas le cultivateur à qui la fortune a permis d'arriver au plus haut degré de la perfection agricole, mais c'est celui qui, avec les moyens ordinaires, s'élève au-dessus de la routine et sait tirer tout le profit possible des ressources mises à sa disposition.

Tout en continuant la conversation, nous nous dirigeâmes vers la grange. L'étable occupait la moitié d'une bâtie de 80 pieds sur 30, représentée par le plan suivant:



après avoir passé dans le hache-paille, et puis distribués aux animaux dans des crèches placées de chaque côté du passage G. Les légumes sont transportés, sur un traîneau, du caveau à l'appartement J, hachés et distribués dans les mêmes crèches le long du passage G. L'eau est donnée dans des auges en sapin: elle est apportée, chaque soir, dans une tonne montée sur un traîneau. Le cheval attelé sur le traîneau, entre par le passage M et se rend avec sa charge jusque dans le passage G; là il est dételé et conduit à l'écurie à travers la batterie. La tonne et son contenu passe la nuit dans le passage, de sorte que l'eau est un peu dégouliné quand le lendemain on la sert aux vaches. Le traîneau est fait avec des patins relevés aux deux bouts et le travail s'adapte facilement à l'un et l'autre bout, ce qui exempt de le retourner quand il faut le sortir de l'étable. On se sert de même d'un cheval pour traîner les légumes dans l'appartement J: on en apporte en quantité suffisante, chaque fois, pour fournir la portion des vaches durant plusieurs jours. Contrairement à beaucoup de cultivateurs, Léon considère que le fumier est mieux placé ailleurs que sur les cuisses de ses animaux, aussi sont-ils étrillés tous les jours avec soin et munis de litière abondante.

La remise K. est séparée en deux parties: dans l'une sont transportées, de temps en temps, les pailles de qualité inférieure, et l'autre est remplie de terre sèche durant l'été. Ces pailles sont employées comme litières, et cette terre est placée derrière les vaches et dans les allées I. I. I., de manière à absorber les urines et assainir par là les planchers de l'étable. Les déjections des animaux, de même que cette terre saturée d'urine, sont enlevées chaque jour et portées au moyen d'une brouette sous la remise L.

Des fenêtres munies de doubles vitres laissent pénétrer une abondante lumière dans l'étable et deux ventilateurs donnent issue aux gaz malsains qui y séjourneraient sans cela.

Les vaches de Léon ne sortent jamais en hiver: la propreté dans laquelle on les tient, l'excellence des mets et de l'eau qu'on leur donne, entretiennent chez elles une santé et une vigueur qui les dispensent de tout exercice.

Quelque lecteur va peut-être trouver que j'ai bien peu parlé, jusqu'ici, de l'économie du fumier pratiquée par Léon; et cependant ce qui précède me semble plus que suffisant pour démontrer que dans plusieurs de nos fermes, il reste encore beaucoup à faire pour empêcher la déperdition de l'engrais. En effet, bien soigner les animaux, les tenir chaudement et en bonne santé, c'est leur faire produire un fumier riche et abondant; ne pas les laisser sortir et étendre leurs ordures ça et là, ne pas laisser perdre leurs urines, c'est le moyen de grossir la

masse du fumier; il ne reste plus qu'à soustraire ce dernier à la pluie, à la neige, au soleil et au vent: c'est au moyen de la remise L. que Léon y parvient.

L'écurie de Léon est, de même que son étable, bien éclairée, bien propre et aérée. Les chevaux sont établez, brossés et entourés de tous les soins requis. L'appartement D., spacieux et parfaitement sain, est destiné au logement des poulains; ces derniers rencontrent le même soin et sont tenus dans le même état de propreté que les vieux chevaux. En cela Léon évite de tomber dans un abus assez commun: certains cultivateurs, d'ailleurs, assez soigneux pour leurs chevaux faits, sont d'une regrettable négligence pour les poulains; une nourriture grossière leur est donnée, on les tient dans une atmosphère empêtrée et dans une malpropreté telle qu'ils contractent souvent des maladies. Et c'est pourtant du régime subi à cet âge que dépendent les qualités et la valeur que le cheval aura plus tard.

Je n'ai remarqué aucun mode particulier pour la conservation des fumiers de l'écurie: ils sont mis en tas dans la cour.

La bergerie est disposée de manière que les moutons reçoivent sans cesse un air parfaitement pur sans toutefois être jamais exposés à la neige et à la pluie. Une division de la cour leur est exclusivement destinée. Le foin et la paille leur sont distribués dans des crèches mobiles qui sont placées sous la bergerie quand il fait mauvais et transportées dehors quand le temps est beau. On a aussi soin de leur administrer, assez souvent, un peu de sel mêlé de souffre.

La visite des bâtiments terminée, nous nous rendimes à la maison de Léon, où sur ma demande, il m'indiqua l'espèce de rotation suivie sur sa ferme.

JEAN BELLEVUE

(A continuer.)

WALTER SCOTT

(Suite.)

POÈTE.—1796-1817.

La carrière littéraire de Scott se divise en deux parties bien distinctes; la première, résume ses poésies; la seconde, ses romans historiques. Ce fut en 1796 que se faisaient entendre les premiers accents de sa muse dans les *Burger Ballads*; les derniers en 1817, dans *Harold the Dauntless*. Parmi une infinité de travaux poétiques, de moins longue haleine, ci-devant énumérés, signalons ce qui constitue les principaux monuments de sa gloire comme poète: 10. BORDER MINSTRELSY, 20. LAY OF THE LAST MINSTREL, 30. MARMION, 40. LADY OF THE LAKE, 50. ROKEBY, 60. LORD OF THE ISLES; voilà les gracieux pilastres de ce majestueux temple couronné par la statue du Barde d'Abbotsford.

L'Écosse compte deux grands poètes—deux genies même: Burns, le poète national, mort en 1796, et Scott le suave minstrel des temps héroïques de la vieille Calédonie.

BORDER MINSTRELSY.

10. Le *Border Minstrelsy*, collection de vieux lais, de martiales ballades, de chants nationaux, parut en trois volumes en 1800-1-2-3. Scott avait 29 ans lorsqu'il publia le premier volume: l'on peut dire qu'il avait commencé d'en réunir les matériaux depuis sa dixième année. Il est juste de nommer un de ses collaborateurs les plus zélés, John Leyden, mort aux Indes en 1811, homme de génie, travailleur infatigable, savant distingué dans les langues de l'orient.

Pour rétablir le vrai texte de ces antiques et sauvages poésies des 11e et 12e siècles, il fallait un jugement sûr—une vaste érudition, un goût, un faire exquis: Scott réunissait ces qualités à un degré éminent; aussi, son choix de ballades, comme œuvre nationale, enrichie de précieuses notes, l'emporte-t-il sur les *Percy's Reliques*. Il se composait d'abord de quarante-trois ballades qui n'avaient jamais été imprimées, et les autres bien que partiellement connues aux chercheurs, étaient pour ainsi dire neuves à la généralité des lecteurs. Elles commémorent un tissu de tragiques événements, d'aventures hardies, de bizarres peintures de mœurs, tracées avec une énergie de style, une simplicité digne des temps homériques, commentées, éclaircies par de patientes recherches historiques et archéologiques.

Peu de temps après leur publication, Scott prenait rang à la *Revue d'Edimbourg*, fondée en 1802, comme un des actifs collaborateurs de Sydney Smith, plus tard de Jeffery, lord Jeffery,—le grand juriste, l'admirable critique—le LaHarp de l'Écosse. Le premier écrit de Scott fut une étude sur l'*Amadis de Gaul* par Robert Southey—son second, sur *Sebbald's Chronicle of Scotch Poetry*; un troisième, sur *Godwin's Life of Chaucer*; un quatrième, sur *Ellis's Specimens of English Poetry*; un cinquième, sur la vie et les œuvres de Chatterton.

En 1803, le poète Wordsworth faisait à Scott une mémorable visite, au moment où il composait *The Lay of the Last Minstrel*; les deux bardes allaient ensemble examiner les historiques ruines des abbayes de Melrose et de Roslyn. Parmi les paysans, le nom seul de Scott opérait comme un charme; c'était à qui leur rendrait le plus de civilités; le barde de Windermere était enchanté de leur réception partout où ils se montraient.

LAY OF THE LAST MINSTREL.

20. Dans le *Lay of the Last Minstrel*, la ballade grandit, prend la forme de l'épopée. Le poète met dans la bouche du dernier des Ménétriers qui aurait existé en 1690, un chant, ou plutôt une série de chants d'une incomparable harmonie—d'une variété presque fastueuse. Le vieux harpiste cassé et errant, tout en fredonnant des lais d'amour et de guerre, invoque la nature entière, les génies des bois, des fleurs, des montagnes pour lui aider à célébrer les prouesses des chevaliers anciens—les combats journaliers que les Ecossais, livraient aux Anglais, sur la frontière des deux pays—le *Border warfare* sur ce qu'ils appellent *debatable land*. Ce mélange de mœurs pastorales et guerrières préfrait beaucoup à la poésie lyrique. Les événements chantés sont présumés avoir eu lieu vers 1550, et couvrent l'espace de trois jours et trois nuits. Le poème consiste en six chants. Il serait difficile de dire lequel est le plus beau; plusieurs des vers sont passés dans la langue à l'état de citations